

Rwanda : Le témoignage fort de trois rescapés du génocide des Tutsi invités à Limoges

Hélène Pommier

Le Populaire du Centre, le 24 mai 2019



Le témoignage fort de trois rescapés du génocide des Tutsi invités à Limoges
Émilienne Mukansoro, le père Laurent Rutinduka et Jean Ruzindaza ont échangé avec un
autre rescapé, celui du massacre d'Oradour, Robert Hébras © Thomas Jouhannaud

Entre avril et juillet 1994, ces trois survivants ont perdu tous ceux qu'ils aimaient : mari, parents, frères et sœurs... Acteurs de la reconstruction de leur pays, ils se confient rarement sur les épreuves qu'ils ont traversées. Lors du colloque organisé les 23 et 24 mai par le Centre de la mémoire d'Oradour, leurs témoignages en étaient d'autant plus précieux.

Durs, empreints d'émotion, parfois de colère, interrompus par les sanglots, pudiques quand il s'agit d'évoquer l'insoutenable, les récits de trois rescapés du génocide des Tutsi au Rwanda, en 1994, ont bouleversé l'assistance, jeudi et vendredi, du colloque organisé par le Centre de la mémoire d'Oradour avec l'Institut d'histoire du temps présent. Le massacre a déjà un quart de siècle. Mais

à écouter Émilienne Mukansoro, Jean Ruzindaza, Laurent Rutinduka, toujours éprouvés, il pourrait avoir été perpétré la veille.

Leurs mots à fleur de peau ont souvent du mal à sortir : « Nous n'avons pas souvent l'occasion d'exprimer ce que nous ressentons », se justifie Jean Ruzindaza. Pourtant le besoin de raconter, de donner chair à des événements encore trop méconnus, ici, en France, est là.

Echanges et témoignages emplis d'émotion lors de la visite des Tutsi au village martyr d'Oradour-sur-Glane

Tous trois étaient adultes en 1994, mais pour eux et leurs familles, les persécutions avaient démarré bien avant ces trois funestes mois. Dès 1959, première année sanglante. Jean Ruzindaza l'a su à 11 ans, quand en 1973 de retour sur la terre natale de son père, il comprit que ce dernier, persécuté, avait dû fuir, quatorze ans plus tôt, pour la capitale rwandaise Kigali.

Laurent Rutinduka, lui, est né en 1969. « J'ai appris vers mes 12 ans que mon père était un rescapé du massacre du 25 décembre 1963, qu'il avait donné son argent et ses vaches pour être épargné. » Environ 10.000 personnes avaient été tuées à ce moment-là.

Quant à Émilienne Mukansoro, elle a vu des choses que les yeux d'un enfant de six ans n'auraient jamais dû voir, en 1973, autre année de répression. « Mon père nous protégeait en nous amenant nous cacher dans la brousse. Un soir, en rentrant, on a senti une odeur bizarre mêlée au maïs grillé. J'ai alors vu mes grands-parents morts, brûlés dans leur maison. »

Au début des années 90, les tensions se font plus fortes alors qu'éclate la guerre civile. Une partie de la famille de Jean Ruzindaza a fui au Burundi et au Congo. Parce que 500.000 Tutsi sont exilés, ceux qui sont restés au pays sont recherchés, expulsés de leur travail, comme son père, ou arrêtés, comme son beau-frère, emprisonné six mois.

Les proches de Laurent Rutinduka, alors qu'il étudie au séminaire, sont eux aussi terrorisés par le bourgmestre et ses miliciens. « Tout un groupe de personnes attrapées dans leur maison, dont des voisins, a été exterminé. »

Tués à la grenade

En 1993, Émilienne Mukansoro, devenue enseignante, se souvient de la façon dont son mariage a été expédié : « Mon mari avait entendu qu'on allait nous assassiner. Tout le monde avait peur... » De fait, des grenades tuent une centaine

de personnes ce jour-là sur un marché. Émilienne et son mari sont arrêtés. « J'ai passé ma nuit de noces en prison et la semaine qui a suivi. Quand je suis repartie travailler dans mon école, les élèves m'attendaient pour me jeter des pierres. Ils me criaient dessus : "Tu es Tutsi, tu as tué le président du Burundi" [Melchior Ndadaye Hutu, assassiné le 21 octobre 1993 lors d'un coup d'Etat]. Je me suis enfuie. »

En avril 1994, alors qu'elle n'a pas revu sa famille et son époux, Émilienne apprend que l'avion du président du Rwanda Juvénal Habyarimana a été abattu. « Je me suis dit, fini les problèmes. » Sans se douter que c'était là l'élément déclencheur de la terreur. Elle demande à « une grande amie », Hutu, de la cacher avec son bébé, une petite-fille de 8 mois. Refus. Avec les femmes et les enfants de sa belle-famille, Émilienne tente de se dissimuler. « Une nuit, ils sont venus, ont débusqué et tué tout le monde. Je suis sortie de ma cachette. Personne n'avait dit où j'étais. J'ai découvert un tas de corps, avec celui de ma belle-mère au-dessus... Celle qui manquait, c'était moi, avec mon bébé. »

Dans ces premiers jours d'avril, le père de Jean qui avait réussi à réchapper à 1959 est exécuté froidement chez lui par un militaire. « J'ai passé des semaines à éprouver une peur indescriptible... »

Un coup de fil au séminaire où il étudie apprend à Laurent Rutinduka que son père a aussi été tué. Sa mère et ses sœurs ont trouvé refuge dans l'église catholique de Kiziguro, où elles pensent être protégées. Mais seront massacrées, comme plus de 3.000 autres personnes, le 11 avril. « J'étais au sud, je suis parti me cacher dans la brousse mais à la différence des autres séminaristes et prêtres qui ont souhaité aller dans une paroisse, je suis resté. Je suis l'unique rescapé. J'ai rejoint ma congrégation au Burundi et de là, l'Espagne, où j'ai continué mes études de théologie et où je suis devenu prêtre. »

Le sentiment de culpabilité du survivant

Les semaines ont passé, les mois, les années.... Entre le sentiment de culpabilité du survivant et la volonté d'avancer, Jean Ruzindaza, Émilienne Mukansoro et Laurent Rutinduka se sont mis au service des autres rescapés, de la réconciliation et de la reconstruction du pays.

Jean travaille pour une institution publique, la Commission nationale de lutte contre le génocide où sont traitées les questions liées à la mémoire, aux poursuites judiciaires...

Le bourreau de ma mère a purgé sa peine. Il est avec moi dans la paroisse.

Émilienne, psychothérapeute ou « conseillère en traumatisme », a surmonté sa propre souffrance en s'occupant des enfants puis des femmes victimes de viol. Elle anime des groupes de paroles où elles peuvent se libérer de ce qu'elles ont vécu et dire : « je suis vivante et je peux vivre ».

Depuis 2014, le père Laurent Rutinduka est prêtre dans sa paroisse d'enfance, Kiziguro, là où 32 membres de sa famille ont terminé dans une fosse commune. Lui qui n'a jamais retrouvé le cadavre de son père doit apprendre à composer avec les meurtriers.

Créateur d'espaces d'écoute mutuelle pour les victimes, de groupes de réconciliation, il a aussi fondé une petite école pour « éviter les trahisons idéologiques du passé » : elle comprend aujourd'hui 300 élèves. Amateur de football, il a créé une équipe où se mêlent les enfants des survivants et des tueurs.